



Dire et Chanter Les Passions

DCLP



REVUE

INTERNATIONALE



DIRE ET



CHANTER



LES PASSIONS



02 L'Émotion chez Luciano Pavarotti

sept 2022

Directeurs de la revue :
(par ordre alphabétique)

Marc JEANNIN et David POULIQUEN
Enseignants-chercheurs à l'Université d'Angers

Directeur de publication :

Jean-François BIANCO
Enseignant-chercheur à l'Université d'Angers

Revue à comité de lecture
International peer-reviewed journal

Directeurs de la revue (par ordre alphabétique)

Dr Marc JEANNIN, Université d'Angers & **Dr David POULIQUEN**, DCLP

Directeur de la publication

Dr Jean-François BIANCO, Université d'Angers

Direction scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Matteo CASARI	Alma Mater Studiorum, Università di Bologna
Pr Adrian GRAFE	Université d'Artois
Pr Danièle PISTONE	Sorbonne Université

Comité scientifique (par ordre alphabétique)

Prof. Angela ALBANESE	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr. Carlo ALTINI	Università degli Studi di Modena e Reggio Emilia
Pr Patrick BARBAN	Université du Havre
Pr Marina BONDI	Università degli Studi Modena e Reggio Emilia, Conservatorio di Musica Vecchi Tonelli
Pr Philippe BLAUDEAU	Université d'Angers
Dr Jean-Noël CASTORIO	Université du Havre
Fabio CEPPELLI	Teatro Luciano Pavarotti
Pr Carole CHRISTEN	Université du Havre
Dr Golda COHEN	Université d'Angers
Pr Nobert COL	Université de Bretagne Sud

Pr. Carl GOMBRICH	The London Interdisciplinary School
Simon LEADER	The Leys School
Dr Marie NGO NKANA	Université de Strasbourg
Jean-Yves LE JUGE	Festival de musique baroque de Quelven
Dr Nicola PASQUALICCHIO	Università di Verona
Dr Paul PHILLIPS	Stanford University
Dr Geoffrey RATOUIS	Université d'Angers
Dr Sophie ROCH-VEIRAS	Université Catholique de l'Ouest
Pr Clair ROWDEN	School of Musicologie Cardiff University

Équipe éditoriale

Volet édition :

Marine VASLIN

Lisa FISCHER

Marjorie GRANDIS

Volet graphique-design :

Allison LEGAVRE

Webmaster

Dominique RIBALET

Publication périodique

Revue en libre accès disponible sur : www.dclp.eu/revue-dclp



Langues de publication : français, italien, anglais

@ : contact-revue-dclp@dclp.eu

ISSN : 2804-0074

Dépôt légal : février 2021

Présentation de la *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions*

La *Revue internationale Dire et Chanter Les Passions* (revue DCLP) est une revue à comité de lecture qui publie des articles rattachés à la thématique principale de l'expression des passions. Elle propose des sujets de réflexion interdisciplinaires de qualité, notamment autour de la voix et des émotions qu'elle suscite, selon des angles d'approche divers et originaux. La revue DCLP publie dans le domaine des sciences humaines et sociales, en format numérique et/ou papier, des articles émanant de chercheurs, d'experts, de spécialistes, d'artistes et de personnalités rayonnant dans une sphère nationale et/ou internationale. La revue DCLP publie des numéros thématiques et également des hors-séries, et une rubrique varia. Cela souligne l'engagement résolu de la revue DCLP en faveur du décroisement des savoirs et la diffusion des connaissances.

LETTRES DE FRANCINE LEDUC À LUCIANO

David Christoffel
Producteur-chroniqueur radio

David Christoffel fait état d'un corpus imaginaire : les lettres de Francine Leduc à son amie pavarottiste.

Cher Luciano,

J'ai disposé une photo de vous devant moi. Je ne saurais trop vous dire quel âge vous avez sur ce cliché. Je serais bien incapable de dire à quelle étape de votre carrière elle a été prise. À vous regarder, je ne cherche pas à reconstituer une histoire ou à imaginer les péripéties qui ont émaillé un destin hors du commun. Au contraire, quand je scrute votre regard, j'y cherche quelque chose de commun. Je décèle une malice bienveillante qui m'intrigue. Que le sourire vous soit devenu naturel me sidère. C'est même dans l'espoir que la bonté puisse se révéler plus élémentaire qu'il m'arrive assez souvent de m'isoler pour revoir votre duo avec James Brown.

Alors, si je ressens une sorte de nécessité de m'adresser à vous, c'est pour tenter de soulager ce soupçon d'idolâtrie qui pourrait ronger la clarté dont votre voix m'illumine si spécialement. D'autant que certains de vos accents de séduction me résistent. Quand, par exemple, au milieu d'un récital au Hyde Park de Londres, vous vous mettez à dédier *Donna non vidi* mai à Lady Diana, c'est un peu comme le coup du rayon de soleil qui veut faire oublier la morosité, qui me fait l'effet d'une sorte d'attrape. N'allez même pas croire qu'on me l'a mal fait et que je n'attends jamais - et sans le savoir - que celui - ou celle - qui saura s'y prendre pour de vrai. Vous n'imaginez sans doute pas que j'ai pris des dispositions très fermes pour m'en prémunir. Je ne veux pas traiter avec la morosité. Je ne saurais que faire de vos histoires de rayon de soleil s'ils devaient être faits exprès.

Mais j'ai besoin de votre complaisance pour tenter le tour de force de vous dire pourquoi c'est à vous que je m'adresse. J'ai au fond tant de mal à me représenter votre visage blasé que je crois pouvoir trouver, dans l'idée que vous me lisiez, l'espoir d'une seconde vie. Comme elle est par nature moins crédule que la première, une seconde vie présente le risque d'être aussi beaucoup moins palpitante. En soi, je pourrais très bien m'engager dans une seconde vie sans votre concours, sans même que vous le sachiez. Mais vous ne finirez pas, que vous le vouliez ou non, d'incarner pour moi la preuve que tout peut recommencer. Ce n'est peut-être que cela qui me fait imaginer que tout est disposé pour qu'il y ait un peu d'affinités entre nous, même si vous comprendrez que je suis moi-même rompue de ces affinités, à les voir trop venir pour qu'elles arrivent à me réchauffer.

Bien sûr que votre façon d'appeler la paix est lumineuse. Et c'est exactement pour cela que je ne veux pas me prendre au jeu à tous les coups. Même si ce n'était pas votre intention et même si vous semblez laisser aux choses encore un peu de pouvoir pour régénérer vos attentes. En vérité, vous faites cela avec un allant sans égal et ce n'est pas tout à fait la raison pour laquelle je ne veux pas me prendre au jeu. C'est que je me suis fait la promesse de ne pas vous dire, au risque de vous voir en tirer un éclaircissement, de me prêter une morosité qui n'est pas la mienne pour pouvoir m'extorquer une sympathie qui n'est vraiment pas la meilleure chose qu'il faille attendre de moi.

À la lecture de cette lettre à Pavarotti, chacun peut penser que Francine Leduc n'est pas une mélomane comme les autres. Comme elle insiste à ne pas se laisser faire par l'idolâtrie, comme pour éviter à ses émotions de lui subtiliser le récit de son histoire, elle donne l'impression de prendre soin de ne pas ressentir la même chose que le reste de l'auditoire, jusqu'à se méfier des images un peu convenues que pourraient enfumer ses délices musicaux. On pourrait penser qu'elle se détourne des évidences pour s'assurer, face à tel opéra ou tel récital, d'y rencontrer bien des péripéties émotionnelles, dignes de permettre un récit quasiment romanesque. On pourrait même la soupçonner de s'intéresser à Luciano Pavarotti pour, avant tout, nourrir une posture : une sorte de bovarysme distingué qui la pousse à s'exposer à des situations spécialement problématiques pour le plaisir de se faufiler dans des démêlés existentiels à haut potentiel littéraire. Ce qui est peut-être encore plus sensible dans la lettre sur les Trois Ténors.

Cher Luciano,

Alors que je cherchais à lui expliquer ce qui peut quelquefois me retenir dans votre générosité inconditionnelle, mon amie Hélène m'a dit qu'elle préférerait Plácido Domingo. Il est vrai que mon amie Hélène a quelque chose de frivole. Je ne sais pas si son goût pour Domingo participe de cette bonne humeur énergique quasi permanente, mais je me sens fatalement très seule quand je commence à cibler, dans mon amitié, ce qui pourrait la borner.

J'ai besoin de vous entendre pour continuer. Votre sens de la ligne s'empare de mes égarements. Elle donne à mes envies une couleur rigoureuse mais encore si floue qu'il ne m'est pas possible d'en rester là. Vous voir si maître me donne une leçon de courage. C'est bien quand l'égaré gagne que la panique n'a rien à faire, même si on voit tous les jours des égarés ravis par les opportunités d'y trouver un désœuvrement fasciné. C'est pourquoi je ne vois pas très bien ce que mon amie domingo-maniaque va chercher avec toute sa frivolité. Et j'avoue me sentir un peu à l'écart de l'esprit de fête que sa joie débordante semble vouloir instaurer à tout moment. C'est d'ailleurs pourquoi, cher Luciano, vous pouvez compter sur ma retenue pour ne pas vous demander votre amitié. De toute façon, je sais trop bien que cela ne se demande pas. Mais en plus, je crois surtout que cela se donne un peu trop. Et tout le temps qu'on passe à faire toutes sortes de délibérations à savoir si on est ami un peu, beaucoup ou passionnément, est du temps que l'on ne prend pas à explorer tout ce qu'on peut échanger et expérimenter avec nos connaissances plus ou moins vraiment amicales. C'est ce que je me disais, l'autre jour, en dînant avec Hélène. Alors qu'elle s'entortillait à parler de Domingo en pensant probablement à toute autre chose, je me délassais à regarder Hélène si peu agacée que je ne l'écoute que d'une oreille. Car, tout en même temps, je me demandais si je ne serai pas davantage heureuse de la soirée si j'adoptais une attitude plus résolument attentive. Mais, surtout, je m'interrogeais : l'égaré ne peut-il devenir un grand et beau projet quand on lui donne les atours d'un transport moral ? C'est là que, tel un rituel, je prends soin de puiser dans votre projection si puissante comme un repère d'élégance.

Pourtant, je suis, moi, bien disposée à faire front sur la question de la frivolité. Mais faire front serait déjà trop d'emportement. C'est bien pour éviter ce genre d'impasse que j'aime votre façon toujours exacte. Alors même que je vous soupçonne parfois de certains chichis. Même si l'emphase vous va si bien, vous ne pouvez pas savoir comme il m'est difficile de contenir ce genre de soupçons.

Je crois que j'ai commencé à perdre confiance dans mon amie Hélène le jour où elle m'a offert le DVD des Trois Ténors. L'idée même qu'elle me traite comme une fan m'arrêtait. Tu vois, Luciano, rien dans les mots de « fans », de « groupies » ou même d'« inconditionnels », ne saurait désigner assez exactement la curieuse fascination qui, en plus de me faire des remuements intérieurs si particuliers, m'imposent de te les raconter. Heureusement, ces hésitations sont vite arrêtées par la musique. D'autant que mon amie domingophile était

impatiente que l'on regarde le DVD ensemble. Mais, à peine a-t-on écouté deux ou trois airs qu'elle a profité du confort du canapé devant la télé pour partir en comparatifs : Carreras ne devait-il avoir les articulations les plus soyeuses, vous vous voyiez attribuer la voix la plus transparente alors que c'est à Domingo qu'Hélène gardait jalousement le titre du meilleur moelleux vocal.

Parce qu'elle isolait tel qualificatif, parce qu'elle faisait comme tout un fétiche de telle vertu, ces manières de dire me laissaient sur ma faim. C'est comme quand on parle de vos superstitions. Je n'arrive toujours pas à croire votre peur du chat noir ou l'histoire du clou tordu en poche pour monter sur scène. Et je crois que si je me sens si réticente à ces images surtout surannées, c'est parce qu'elles viendraient enfermer le résumé de vos phobies et garder dans l'ignorance de votre dialogue avec la fortune.

Au lieu de chercher à se singulariser, Francine Leduc semble surtout chercher à protéger son écoute des fausses évidences. C'est un point qu'elle soulignait dans l'émission « Les secrets de Madame » qu'elle a animée de 2016 à 2018 sur La Radio Parfaite, la webradio du Printemps des Arts de Monte-Carlo. En disant qu'elle allait à ses premiers concerts « comme dans un refuge », elle thématise même ses soirées musicales comme le « parfait contraire des fêtes de fin d'année » pour s'attarder justement sur le fait qu'à la différence des fêtes communales, « personne ne vient trop à la sortie, vous demander des comptes sur ce que vous avez ressenti. Vous auriez de la nostalgie plein le visage, tout le monde trouverait que c'est dans l'ordre des choses, que vos élans de tristesse ne sont pas, comme dans les festivités communales, un affront aux organisateurs ou un manque de coopération au bon déroulement de la soirée. »

Au lieu d'entendre l'insistance de Francine Leduc à fixer l'exacte liaison entre le talent lyrique de Pavarotti et ses qualités humaines, on peut chercher comment la mélomanie lui donne l'occasion de parler de la vie, comment, écrasée par les urgences, elle peut d'un rien se disperser en opportunités plus ou moins pertinentes.

Cher Luciano,

J'ai pensé à vous hier soir en me faisant des boulettes de fromage blanc avec de la ciboulette ciselée. J'aime bien le mot « ciboulette ». Sa frivolité est assez retenue. Même sa bienveillance a quelque chose de reluisant sans un seul gramme de fatuité. Alors que le mot « ciselée » est d'office plus prétentieux. Il sent l'effort stylistique, il insinue une inquiétude dans notre gourmandise : un peu comme s'il voulait, à lui seul, désorienter notre appétit. Ce n'est pas à moi de tirer des leçons nutritionnelles à quiconque. Mais je me trouve facilement interdite devant le surfait lexical des intitulés de cuisine. Une prochaine fois, je vous enverrai une petite collection de métaphores musicales glanées au détour des menus gastronomiques⁸⁴.

Pour l'instant, vous dire que j'aurais bien aimé vous suivre pendant plusieurs semaines, épouser votre rythme de travail jusqu'à pouvoir éprouver, avec vous, assez d'épuisement pour conjurer la fascination, appréhender ce tragique de tous les jours, sans la magnificence des grands airs. Quand je parle de vous à certaines de mes connaissances, on me renvoie souvent les 17 rappels après les 9 contre-uts en 1972 au Metropolitan Opera, les dizaines de milliers de spectateurs réunis dans les stades, les dizaines de millions de disques vendus, les 150 rappels, les 7 ou 8 heures de signature d'autographes... Tous ces chiffres sont censés raconter votre puissance légendaire. Mais plus ils s'accumulent, plus je sens que tout l'intérêt que je pourrais vous porter serait surtout arrêté par une biographie réduite à une sorte de petit Guinness Book de vos records.

⁸⁴ Cf. conférence « Les métaphores musicales dans les menus gastronomiques » (Université François-Rabelais à Tours en 2016).

Parfois, l'idée que je pourrais être fan ou inconditionnelle donne l'impression que je miserais sur vous, Luciano, comme d'autres misent sur la Callas ou Roger Federer. Comme s'il y avait un sacrifice, un investissement, c'est-à-dire l'attente d'un retour, c'est-à-dire la certitude indubitable qu'il n'y aura pas retour à la hauteur de l'investissement ou qu'ils ne seront pas là où on les entend. C'est-à-dire : qu'il me faudra moi-même, par les lettres que je vous écris, par le temps que j'engage dans ma sidération à votre écoute, ajouter la recherche des occasions de tirer ma propre gloire à participer de votre glorification. Alors, vous le savez, il y a quelque chose de tragique à donner de soi sans compter, mais il n'y a rien d'obligatoire à en rajouter. Me considérer comme inconditionnelle reviendrait à jouer de la surenchère, à mettre le doigt dans un engrenage, à jouer à une sorte de concours à qui vous a vu le plus de fois, à qui a fait le plus de kilomètres pour venir vous écouter, à qui connaît le plus de détails de votre vie. Mais la seule chose que je retiens maintenant, c'est que le tragique n'a pas besoin qu'on en rajoute.

De lettres en lettres, Francine Leduc se déploie de plus en plus ouvertement comme un personnage de fiction, au bord du vraisemblable. Par ses adresses au ténor, elle tend à donner à la figure de la mélomane une consistance poétique à la hauteur de la stature lyrique imposée par Pavarotti et dont on peut entendre qu'elle soupçonne qu'un mélomane réel n'en aurait jamais la disponibilité. Mais de quelle poésie parlons-nous ? Dans la mesure où elle consigne ses émotions musicales sous l'angle quasi systématique de ce qui pourrait les empêcher, elle dessine une sorte de contrechant à l'idolâtrie.

Tout ce qu'elle souligne pour raconter sa relation à l'art de Pavarotti ressemble à une collection de banalités évitées. Comme si leur cumul méthodique devait permettre de dessiner en creux un autre Pavarotti, à la fois plus pur que celui donné par le star-system, plus ténu que le chanteur adulé par les fans, les groupies et inconditionnels... Mais si l'exercice d'idéalisation s'avère nécessaire d'une poésie alternative, peut-elle en effet se conquérir dans le simple témoignage des attermoissements d'une auditrice malmenée par le consumérisme qui a gagné les lieux de production lyrique ?

Cher Luciano,

Quand je me rappelle la phrase prêtée à Mozart – « je cherche les notes qui s'aiment » – j'ai tendance à m'avachir dans l'idée que cela devait faire drôle, à l'époque, un enfant qui résume ses premiers tâtonnements harmoniques à une histoire d'affinités entre les notes. Même s'il faudrait sûrement se méfier de ces répliques toutes faites. Que Mozart l'ait dite ou pas n'a rien d'une bonne raison pour se laisser prendre au p'tit jeu du père. Ce n'est pas que je n'ai pas envie de parler éducation avec Leopold, mais je ne crois pas trop dans le petit bal des immortels. Si c'est pour s'échanger des banalités dans l'espoir qu'elles seront plus éclatantes du seul fait qu'on veut pactiser avec des fantômes, ça excuse encore moins de prendre des airs supérieurs. Ne serait-ce que dire « à l'époque », ça donne ce côté « revenu de tout ». Le fait est que, depuis le temps, on ne cherche plus trop les notes qui s'aiment. Cela pourrait faire nunuche et, à toute époque, il y aura toujours des gens pour ne pas craindre le ridicule. Mais cela ferait de toute façon très gros tuyaux. Au fond, il y avait aussi un côté un peu gagne-petit dans les soirées de spiritisme organisées par Victor Hugo – quand, avec ses amis, il allait convoquer l'esprit de Mozart pour seulement lui extorquer un petit menuet bonus. C'est quand même étrange de croire aux esprits et de convoquer les plus grands pour se livrer à des échanges aussi ordinaires.

Vous, Luciano, j'ai chaque fois l'impression que vous embrassez les phrases sans vous soucier de la bonne entente entre les notes. Je vous soupçonne de surpasser la pression qu'il vous faut y mettre pour la dominer avec tellement de force que je me suis quelquefois demandé si vous le jouez, si vous aimez en jouer, si vous y mettez une insolence volontaire. Mais comme je n'avais pas réellement envie d'y répondre, j'évitais de me poser la question trop longtemps. De peur

d'être tentée de pencher d'un côté ou de l'autre, je profitais de la douceur de mon abstention comme d'un plaisir vulnérable, dans lequel il ne valait mieux pas m'attarder. Mais c'est souvent ça, avec vous. Quand, par exemple, je vous ai entendu dire dans une interview que vous aimez chanter le rôle du duc de Mantoue dans *Rigoletto* parce que personne ne voulait le faire et qu'il vous a rapporté beaucoup d'argent⁸⁵. D'ailleurs, je n'ai pas tout à fait compris si vous l'aimez parce que, personne ne voulant le faire, vous l'avez fait souvent ou parce qu'en effet, il en a fini par être si payant. Mais j'avais complètement la flemme d'aller imaginer les gens que cela aurait pu choquer. En plus, j'ai senti la délicate inconscience à l'idée que je pourrais éventuellement rentrer dans ce débat, à savoir si un chanteur devrait se laisser aller à dire des choses comme ça. Toujours incertaine de votre désinvolture, je me laissais plutôt iriser par votre regard plongeant et flottant d'où se dessine cette nappe qui adoucit le rugueux de la réalité, que par les gros mots comme « tenorissimo », « The King of High C », le « plus grand ténor du XX^e siècle⁸⁶ ».

Que Francine Leduc vienne alors buter sur les superlatifs qui étiquettent la gloire de Pavarotti avec des appellations surplombantes et, de fait, comparatives, me semble mériter d'être souligné. Si Leduc devait aimer Pavarotti pour des raisons superlatives, alors elle consumerait son temps libre à prendre le pont le plus long du monde, à dormir dans l'hôtel le plus haut, à visiter le sanctuaire le plus vieux de la région, monter l'escalier qui a le plus de marches au monde... toutes ces activités qui se veulent uniques pour, à la fin, ne rien vouloir que se cumuler. Au lieu de quoi, Francine Leduc creuse ce qu'il peut y avoir d'irréductible dans son attachement à Pavarotti, voire ce qui résiste dans son goût à tout ce qui, par ailleurs, peut expliquer son succès. Et, de ce point de vue, ce n'est pas un hasard si elle se distingue de son amie qu'elle désigne « domingo-maniaque ». Parce qu'il n'y a certainement pas tant d'espaces pour parler de la musique à l'endroit où elle nous touche, faut-il inventer une mélomane, en constituer le corpus, pour que se dégage cet espace où peut s'énoncer une émotion qui fait tout pour échapper, peut-être même sciemment désobéir aux lois du star system.

Cher Luciano,

Quand je regarde votre regard concentré, admirablement détendu, quasiment perdu dans vos pensées, j'ai l'impression que vous attendez que quelque chose se produise, que l'émotion vraie vous cueille, que toutes les sensations qui passent en attendant ne méritent aucun arrêt. Votre regard fixe semble se détourner de tout ce qui est réel, histoire d'ouvrir une autre possibilité, plus inconditionnelle, faute d'être sûr d'y arriver ou d'y pouvoir quelque chose. J'ai toujours écouté Schubert plus ou moins de la même façon, en me laissant plonger dans un air, hagard, de surface, tandis qu'il est le seuil de l'abîme. Et quand je vous entends embarquer vos phrases, j'ai l'impression que vous aussi. Vous vous déchargez de leur gravité, vous laissez flotter leur importance et sentez bien que nos drames sont sûrement anodins pour vous y donner un sens de la précaution avec un soin tout mystérieux. C'est peut-être parce qu'il n'y a rien de plus beau que...

⁸⁵ Cf. documentaire « Pavarotti, une voix pour l'éternité »

⁸⁶ Cf. conférence « Terreurs du superlatif » à l'École Supérieure des Beaux-Arts de Lyon en 2022.

